





**MIGUEL COSTA**  
**DE MOI À VOUS**  
— DIALOGUE DE L'UN DANS L'AUTRE.

—  
**DIPLÔME NATIONAL SUPÉRIEUR D'EXPRESSION PLASTIQUE**  
SESSION 2011

—  
5<sup>e</sup> ANNÉE, OPTION COMMUNICATION  
**ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ART DE NANCY.**



« Les préfaces sont des pièges que l'on tend à la crédulité des lecteurs pour les surprendre, et corrompre, si cela se peut, leur jugement. » **Anonyme, *Éloge de rien***



# HISTOIRE DE L'INTRODUCTION

## — PRÉFACE

Malheureusement – ou heureusement, je n'aime pas me sentir obligé de faire quelque chose, vraiment, ça me désespère. Mais comme *il faut bien vivre*<sup>1</sup>, et que pour vivre, il faut bien le faire, alors, pour y arriver, on se doit, ou plutôt, je me dois, d'extraire, en posant par la parole ou par l'écrit, tout ce qu'il y a de clichés, de préjugés, de haine et de « conneries en moi » – mettre à plat – pour au final trouver les mots qui n'en amènent pas d'autres qui ne s'écrivent pas pareil.

*poétisme*

**Dans la nuit du 16 au 17.01.2011**

Allongé sur mon lit,  
fatigué dignement par la vision d'un autre en moi,  
je me rends compte que lorsque je le lis, je me lie à lui  
par la retranscription de ces mots dits en lui  
à présent dits en moi.

—

# HISTOIRE DE L'INTRODUCTION

## — PRÉFACE

Malheureusement – ou heureusement, je n'aime pas me sentir obligé de faire quelque chose, vraiment, ça me désespère. Mais comme *il faut bien vivre*<sup>1</sup>, et que pour vivre, il faut bien le faire, alors, pour y arriver, on se doit, ou plutôt, je me dois, d'extraire, en posant par la parole ou par l'écrit, tout ce qu'il y a de clichés, de préjugés, de haine et de « conneries en moi » – mettre à plat – pour au final trouver les mots qui n'en amènent pas d'autres qui ne s'écrivent pas pareil.

## COMMENT EN SUIS-JE ARRIVÉ LÀ ?

### — RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

D'après mon dictionnaire encyclopédique, l'une des définitions de introduction – qui au passage est un nom féminin – est d'être un texte explicatif en tête d'un ouvrage ; l'entrée en matière d'un exposé ou d'un discours. Comme il serait trop facile de résumer mon introduction avec un simple texte et parce que vous savez que pour écrire un texte, il n'en suffit pas d'un. Vous trouverez au fil des pages bleues qui vont suivre, les ébauches de l'introduction qui leur suit. Bien sûr, tout cela n'est pas réellement ce que je pense, mais plutôt ce que j'aurais pu penser si je le voulais, *si je le voulais* signifie que, si c'était réellement ce que je pensais, cela aurait été ce que vous auriez lu, or vous remarquerez évidemment que ce n'est pas le cas. Bien souvent, on pense des choses que l'on ne dit pas et l'on dit, malheureusement, des choses que l'on ne pense pas toujours.

Il n'y a rien à dire.

Tout est écrit, vous devez aussi « bosser » un peu pour créer vos propres liens, nous en discuterons plus tard.

*marquer l'essai*

14.10.2010 — 11h48, modifié le 03.12.2010 — 16h10

> *Mon histoire.rtf*

L'arrivée dans une école d'art est un bouleversement pour un type comme moi, ouverture sur soi, remise en question et phénomènes para-normaux. Depuis maintenant deux ans, je frôle du doigt des choses, des sentiments que je ne comprends toujours pas. Intuitions, nouveaux regards sur des objets du quotidien, illusions ou désillusions sur le monde qui nous entoure. Depuis deux ans j'avance à tâtons dans je ne sais quoi. À partir de là, la perception et le dialogue intérieur font rage dans mon corps aveuglé. Pour me comprendre, j'essaie de contrôler mon langage, ma communication. J'écris, d'abord, pour rendre compte matériellement de ce qui se trame plus ou moins inconsciemment dans ma tête. Finalement je m'étudie. Je m'observe de l'intérieur pour mieux observer les autres, pour mieux comprendre les différentes interactions qui m'entourent. Il est dur de faire un bilan sur des réflexions qui n'ont pas vraiment de sens, qui s'entremêlent les unes aux autres. Pour mieux comprendre et développer mon instinct inconscient, je développe un savoir faire de la passivité, comme un magnétoscope, j'enregistre des données plus ou moins au hasard, je regarde des écrans lumineux, télévisions ou ordinateurs remplis d'informations prémâchées, je suis des cours, note des références que je stocke dans un coin de ma tête en attendant généralement que mon inconscient me révèle au moment opportun les liens et les connexions qui me feront avancer.

—

09.11.2010 — 17h22

> *Introduction.rtf* ou je ne sais pas du tout où je vais.

Je dois dire que ce projet m'enthousiasme énormément, la passion d'écrire, la construction des phrases mot après mot ; quelle joie que les écoles d'art y aient enfin légalement accès. Il faut avouer que cela manquait, cela me manquait et je ne m'en cache pas. Avant que cette réforme ne passe, je dois être sincère, je ne savais pas penser, peut-être pouvais-je à peine construire des phrases simples. Mais aujourd'hui, je suis capable de faire un plan, structuré ! du moins aussi structuré que peut l'être une peinture surréaliste, ou un monochrome de Morellet ; contrainte, application, création. Comment remercier l'institution qui me permet de vous faire lire ceci. Nous autres, étudiants en art, avons dû travailler dur pour apprendre à écrire en un si bref délai, mais je crois que l'on peut être fiers de tous nos résultats, bien qu'ils n'aient pas encore été prononcés.

Vous ne pouvez vous imaginer les longues séances de débats qui ont précédé ce texte, les confrontations colorées, chacun des concernés prenant la parole pour dire avec aplomb tout le bien-fait de cette restructuration ; toute cette méthodologie nécessaire à un bon « formatage » – celle d'une pensée ? – que nous apporte le grade de *master*. Nous nous sommes encadrés semaine après semaine, remplissant les lignes de nos vains alexandrins. Au rebut la poésie ! Fini d'être imagés artistes ! Ouvrons-nous au commun des mortels ! Comment pouvons-nous être si fermés pour refuser d'expliquer, à ceux qui sont enfermés au dehors de l'école, le fonctionnement d'un esprit libre mais parfois tourmenté ?

Déposez vos pinceaux, vos gouges, vos crayons, votre argile, vos caméras, vos appareils photos, vos Mac(*intosh*), déposez vos pensées, et montrez s'il vous plaît, que vous savez utiliser un logiciel de traitement de texte!

Ah... Word ce n'est pas obligatoire? mmh...

Autant pour moi, je retire ce que j'ai dit. Nous n'avons pas à nous standardiser autant que je l'aurais cru. De toute façon, je n'ai pas Microsoft Word. Mais bon, revenons en au thème de ce récit.

La joie de l'écriture. Exprimer la pensée par des mots, quoi de plus naturel? J'ai une amie, elle est synesthète, dommage, elle était pourtant douée, mais la pauvre pense en couleurs. Son texte va-t-il se résumer à : « Vert bleu dans un mauve un peu foncé, variation de couleurs de demi-teintes dans les rouges »? Mettre sa pensée en mots n'a plus l'air si simple tout à coup.

La pensée, c'est aussi souvent, pas mal de vide.

...

La mémoire est également une drôle de chose.  
La madeleine : odeurs, sensations, sentez-vous  
la fraîcheur du matin sur votre peau ? L'odeur  
de la rosée matinale, dans une prairie vosgienne ?  
Entendez-vous le bruit de la nature s'éveillant dans  
les bois ? Ne remarquez-vous rien ? La nature  
ne connaît pas de silence, il y a toujours du bruit,  
de la couleur ou des odeurs, mais ce bruit ne vous  
agresse pas, au contraire, il vous apaise, vous remue,  
vous motive ou vous endort. Jusqu'à l'heure où  
l'homme se réveille et où la nature s'éteint à nouveau.  
Il faut attendre une nuit de campagne pour retrouver  
ce calme de la nature. La nature nous rassure,  
l'activité humaine est inquiétante, elle nous fatigue  
et pourtant, tout le monde nous pousse à croire que  
nous suivons la voie inéluctable de l'évolution et  
qu'il faut faire ainsi. Marcher au pas, faire s'écrouler  
des ponts et construire des gratte-ciel.

—

24.01.2011 — 21h38 à 21h56

> *Le test d'un début.rtf*

Le mémoire doit bien s'écrire un jour, le croiriez-vous si je vous disais que je commence à peine ?

Bien sûr ce n'est pas tout à fait vrai, mais la vérité est que les pages, loin d'être nombreuses, sont pour l'instant, bien loin d'être écrites.

Le problème avec la réflexion, c'est qu'on n'en sort pas, j'en fais les frais aujourd'hui, ou plutôt ce soir. J'ai regardé un reportage sur le LSD hier soir, et vous seriez étonnés de voir ce que cela produit à long terme. Quel rapport ? me direz-vous. Et bien, il y en a un, mais il n'a rien à voir avec le sujet de ce mémoire (quoique). Étendons-nous plutôt sur le sujet de la réflexion, la réflexion ? C'est quoi ce machin ? On croit tous savoir ce que c'est. « Oh oui, moi, je réfléchis beaucoup » diront certains, « moi je réfléchis trop » diront d'autres, moi, réfléchir, j'ai beau y penser, rien ne me vient.

Ou peut-être un blanc ?

Du vide.

Réfléchir serait-il du vide ? Réfléchir serait-il du plein ?

Voilà ce qui me trouble depuis maintenant 3 mois.

Je dis trois mois, car cela ne fait que trois mois, que j'identifie – personnellement – clairement le problème : je réfléchis... enfin du moins je crois.

### **L'histoire de cette réflexion**

Tout commence aux environs de la deuxième année, les soirées passent, les journées aussi. Et puis je m'interroge petit à petit sur : pourquoi je n'arrive à rien ? Oh bien sûr j'y arrive, à plein de choses, mais l'art dans lequel j'excelle, c'est l'art de l'évitement.

J'évite de faire les choses, et pour cela, j'élabore toutes sortes de stratagèmes discursifs pour me sortir des situations les plus catastrophiques. Petit à petit je me rôde, ne comprenant toujours pas pourquoi je m'obstine à ne rien vouloir faire, alors je continue de produire de belles explications, toutes plus construites les unes que les autres. Et puis je regarde la télé, je veux dire, je regarde vraiment la télé, alors vous savez, la manipulation c'est comme une seconde nature chez moi. Inconsciemment peut-être nous y reviendrons – y reviendrons-nous ?

Et toujours cette question, comment montrer quelque chose à ces fichus profs qui me harcèlent avec leurs « rendus » obligatoires ? Leurs bilans et autres diplômes. Comment les satisfaire, comment leur offrir quelque chose à digérer de pas trop lourd, qui même plutôt les enchantent, et me livre la somme des crédits nécessaires ? Alors je réfléchis, mais je ne sais pas encore que je réfléchis, car réfléchir je vous l'ai dit tout à l'heure, je ne sais que depuis trois mois seulement ce que cela veut dire.

—

25.01.2011 — 20h37 à 21h46

> *Mémoire.rtf*

On n'écrit pas un roman en deux jours. Ni trois.  
On ne développe pas une thèse en une nuit, quoique, bien souvent, une nuit suffise à prendre une décision, décision qui, parce qu'elle détermine directement le sens de notre vie, bouleverse à tout jamais le cours de notre histoire. La mémoire d'un homme est féminine pour le Français que je suis, elle est la trace que les autres ont laissée à l'intérieur de mon esprit. Une empreinte qui animera pour l'éternité les électrons qui vibreront encore loin du corps qu'ils connaissent aujourd'hui, et pourtant, tous les atomes qui me composent seront empreints de tous les impacts que mon corps aura pu recevoir. Je ne vais pas mentir, et feindre ne pas savoir que ce que j'écris ici ne vous est pas adressé. Vous. Mais qui êtes-vous? Je ne le sais pas, ce que je sais, c'est que de l'impact de ces mots sur vos yeux, dépendent cinq «minuscules» crédits, qui auront agité la plupart des étudiants que je côtoie chaque jour. Chaque jour où l'attraction de mon lit n'est pas moins forte que celle du soleil qui s'est levé depuis bien longtemps. Cinq minuscules petit crédits à l'impact complètement démultiplié par l'envie de bien faire, l'envie de montrer que nous sommes lettrés, l'envie de prouver – d'abord à soi – que nous sommes capables d'avoir une pensée réfléchie sur un sujet qui nous hante, qui nous motive, qui nous fait vivre, qui nous fait sortir de nous-même. Mais, on n'écrit pas un roman en une nuit et personne ne nous le demande, mais ce n'est pas la question car le roman, tous nous voulons l'écrire et la nuit, elle est bien longue pour certains d'entre nous.

Nous sommes les cobayes d'une entreprise européenne de régulation de la créativité, et nous, et je – n'étant le porte-parole que de moi-même – souhaite faire de mon mieux pour satisfaire toute ma curiosité, tellement de mon mieux que les semaines passent, que les références défilent, que les débats font rage et que les pages restent désespérément blanches. Je ne ferai pas semblant de ne pas m'adresser à vous, je ne ferai pas semblant de lécher ma mémoire pour que « tout le monde » comprenne car, si je ne vous connais pas, vous qui me jugez – par devoir –, vous qui recevez ma pensée dans vos yeux, vous ne me connaissez pas, et laissez-moi vous le dire, la présentation d'une pensée par les yeux, n'est pas une chose aisée – pour moi – à imaginer, à décrire et encore moins à écrire.

Rassurez-vous, l'exercice me plaît, et je l'espère, vous y décèlerez (à travers les lignes) les différents chemins d'une âme qui se recherche. Sans trop m'avancer, – et vous n'êtes pas sans le savoir – je pense pouvoir dire que dans une école d'art, les 3/4 du temps on cherche et le 1/4 restant, on en discute.

### **Comment j'en suis arrivé là où j'en suis ?**

N'ayez pas peur, je ne vais pas vous faire l'histoire de ma vie, ce que je vous raconte là, c'est l'histoire de ce mémoire. Il paraît, qu'il ne faut surtout pas tout révéler dedans. Ne pas gâcher la surprise du diplôme, ne pas « spoiler » toute l'intrigue.

note : Spoiler, du verbe anglais *to spoil* qui signifie gâcher, abîmer, se dit d'un document ou d'un texte qui dévoile tout ou partie de l'intrigue d'une œuvre.

note : J'aurais pu, dans le fil du texte, feignant de ne rien dévoiler de mon travail et donnant des exemples, donner les clés du travail des autres étudiants ; être la commère du village en disant par exemple « je ne parlerai pas dans ce mémoire du portrait dans la photographie comme pourrait le faire Mélanie » voyez-vous... ou alors « pour moi, ce n'est pas aussi simple que pour Émilien de cerner un thème de mémoire qui ne dévoilerait pas tout, non, moi je ne fais pas de peinture de paysage. »

Enfin... vous savez, c'est une idée que j'ai eue à l'instant, je voulais vous en parler, mais je pense que ce ne serait pas *fair-play*.

Comment extraire un sujet à développer, lorsque notre recherche personnelle c'est nous ? Voilà, je vous dévoile tout, plus de suspens, fini l'intrigue. Mais bon, depuis le début que je parle de moi, vous auriez déjà pu – si ce n'était déjà le cas – vous en faire une petite idée non ?

Comment réussir à parler de moi et donc de cette recherche du *moi*, en partie, pour ne pas dévoiler tout le mystère du diplôme et sans en faire une piètre auto-biographie commémorative de la gloire à mon ego ? Voilà ce qui moi me turlupine – quel joli verbe n'est-ce pas ? Signifiant tracasser je trouve que je ne l'emploie pas assez – depuis que j'ai appris que nos destins sont amenés à se croiser.

note : changement de musique.

note à la note : le changement de musique, comme toute intervention sur/de l'environnement extérieur est susceptible de changer le ton de ce que j'écris.

## Là où j'en suis justement,

et pour ne pas faire monter la sauce plus longtemps, je suis ici.

Non, trêve de plaisanterie, je suis vraiment ici. Juste là où le pointeur clignote, à chaque bout de mot, juste avant chaque point et juste après aussi. Vous ne le voyez pas, mais actuellement, lisant chaque mot, vous revivez, ce que moi, je suis en train de vivre ; ce flux de pensées en continu qui semble n'avoir aucun sens puisqu'il ne se réfléchit que peu se faisant. Là où j'en suis, c'en est donc là, à l'écrire enfin. Et vous ne vous en doutez même pas, mais c'est une grande victoire, mais nous y reviendrons. Enfin donc, je couche ma réflexion sur le papier.

note : Du moins pour vous, ceci est de l'encre sur du papier, pour moi, ce sont des pixels noirs entourés de pixels blancs.

Mais qu'est-ce que je vous raconte ? Je vous raconte ce qu'il y a dans ma tête, et comme je vous le disais, dans une école d'art on réfléchit, plus ou moins fort, plus ou moins à voix haute, le plus souvent dans sa barbe, et dans mon cas, je réfléchis sur ce que peut bien être ma propre réflexion, et nous y voilà enfin ! Le début d'une histoire sans fin. Histoire qui se finit à chaque fois qu'elle recommence, comme ici par exemple. Moi qui pensais en avoir fini avec ma réflexion, je me retrouve plongé dedans par le biais de ce monologue avec vous, qui pourtant, j'en étais certain, devait absolument m'en sortir.

Reprenons donc l'histoire du début, enfin, du début de la partie que j'ai décidé de vous raconter – imaginez déjà le temps mis pour arriver jusqu'ici

alors si je devais vous raconter tout depuis le début.  
Bref, le début, eh bien le début c'est d'abord,

### **une tentative de définition.**

Alors, lorsqu'on travaille sur un sujet, et lorsque ce sujet peut se convertir en mots, ici la réflexion, le premier réflexe, est de se projeter dans le dictionnaire, vilain défaut, puisqu'il nous donne la réponse avant même d'avoir trouvé une question. Mais ça je ne le savais pas alors bon... dans le dictionnaire, je m'y suis plongé et sur Internet et dans l'Encyclopédie Universalis et dans plein d'autres bouquins qui se déclinent tous à l'infini. Entrevoyez-vous tous les liens que l'on peut faire lorsqu'il s'agit de réflexion ? Si on se met à parler de la réflexion de tout le monde, on n'en finit plus, c'est horrible ! le nombre de choses qui se réfléchissent.

Mais je ne suis pas là non plus pour vous épargner, alors je vais essayer de vous faire un résumé de ce que j'en ai dégagé.

note : vous vous en doutez, ça ne va pas forcément être simple, alors si vous êtes fatigués, arrêtez là et reprenez demain matin.

Voilà.

—

note : Cela tourne en rond, mais vous n'êtes pas obligés de lire toute les pages de couleur qui ne sont que des traces d'un travail effectué (hors mémoire ?).

## POSER LES PROBLÈMES

### — LES QUESTIONS SANS RÉPONSES

note : Ce qu'il y a à savoir au sujet du « Comment j'en suis arrivé là ? », n'est pas grand-chose finalement. Il y a un parcours au sein d'une école d'art pour un enfant qui n'y connaissait rien et qui n'avait que de culture, celle de faire du béton, et l'utilisation de Photoshop. C'est réducteur ? Pas tant que ça, je ne me réduis pas, mon parcours est ainsi et chaque jour il se complexifie. Ce que vous devez savoir, c'est ce qu'il m'arrive ici, *ici* c'est l'école d'art, une école du devenir soi – soit dit en passant, en y rentrant, je ne le soupçonnais pas.

Dans une introduction, souvent, il faut se poser les bonnes questions, voir si l'enchaînement des questions que l'on se pose est cohérent et dire simplement, tout ce que l'on va compliquer par la suite. Pour y parvenir, l'étudiant que je suis, doit d'abord se poser tout un tas de questions, dont beaucoup resteront sans réponse, et parmi lesquelles il – je – piochera, pour en découvrir LA problématique qui le hante et qu'il tentera – tant bien, que mal – de développer.

Dans les diverses choses que j'ai comprises dans ce milieu – l'école d'art, je dois dire que l'idée de recherche est vraiment celle qui m'a le plus surpris. La recherche ? Qu'est-ce que c'est ? Moi qui croyais tout savoir... Des idées par ci, par là. Mais, plus surprenant encore ; ce que l'on nous demandait, c'était de parler de *notre* recherche personnelle... Ah bon ? On peut avoir une recherche personnelle ? Une recherche qui n'est pas celle que les profs nous imposent dans tous leurs exercices... je peux moi, réfléchir sur des sujets que je choisis moi-même ?

C'est drôle à dire, mais au début, je ne comprenais rien à ce que je vous dis là. Il m'aura fallu un peu plus de trois ans, pour découvrir que je pouvais mener une réflexion, et quoi de plus normal pour quelqu'un qui ne s'en savait pas capable, que d'appliquer cette recherche (d'abord) à se trouver lui-même.

Là, tout se complique.

Comment exprimer ce que je ne comprends pas, pire, comment réfléchir sur le sujet de ma recherche, qui s'en trouve être moi et mes mécanismes de réflexion ? Comment réfléchir la réflexion ? Comment puis-je même vous en parler ? Cela paraît impossible, je ne peux penser à la manière dont je pense et le dire en même temps. Puis-je même penser à la manière dont je pense ? Je ne cesse alors de m'enfoncer dans les limbes de mon identité, identité qui se construit autour de l'esprit que je cherche à entendre et qui fait que, je suis *moi* qui cherche enfin quelque chose de lui-même. Ou bien mon esprit se chercherait-il lui-même ? <sup>2</sup>

Suis-je devenu fou ? Je n'avance que dans les intuitions que je me laisse ressentir, je suis « **ce rat qui construit lui-même le labyrinthe duquel je me propose de sortir** <sup>3</sup> ». Et, « **selon toute apparence, j'agis à la façon d'un être médiumnique qui, du labyrinthe par-delà le temps et l'espace, cherche son chemin vers une clairière** <sup>4</sup> » que je crois percevoir.

<sup>2</sup> « Plus l'esprit s'avance sur le chemin qu'il s'est à lui-même tracé, plus on dirait qu'il doit mesurer sa propre limite. »

J. ANDOUZE, M. CASSÉ, J.C. CARRIÈRE, *Conversation sur l'invisible*, Belfond/Sciences, Paris, 1988, chap. « L'explication du pauvre homme », p. 177

(ré)*pulsions*

28.01.2011 — 18h55 à 19h21

> *Résévolution.rtf*

L'heure de ma révolution a sonné, celle de ma renaissance, un nouveau cercle commence. À quoi ressemble-t-il, à quoi mon corps saura-t-il répondre ? Bienvenue Miguel dans ton nouveau monde, dans l'analyse perpétuelle du langage et de la communication. Mon père et ma mère comme Adam et Ève, les deux initiateurs de ce monde, l'univers créé par le « je dois » de mon père.

Où suis-je, et quelle trace vais-je laisser ?

Parler, avant de réfléchir sur ce qui vient d'être dit par l'inconsciente conscience de non-existence. Ne pas comprendre l'anglais, le russe ou bien le polonais, en ressentir la simple vibration, écouter la résonance du son dans mon corps et faire vibrer une réponse corporelle visuelle ou sonore ?

note : Écoutez voir ce que dit l'esprit du corps au cœur de mon âme. Abandonnez vos yeux qui ne cessent de voir, car à ne plus entendre, on ne sait plus bien voir et l'on n'se sait plus vus.

Arrêtons l'imagination, il n'y a rien à imaginer, l'imagination est dans nos yeux, ce que l'on croyait entendre par l'imagination, n'est rien d'autre que la sensation incompréhensible du monde des sens. Mon corps ne répond plus à ma tête, et ma tête ne répond plus du corps. Je veux me libérer de la mémoire. Je veux n'être qu'instant, que pulsion du corps dans sa nature. Devenir mécanique de réception et de transmission directe à l'ensemble

de l'univers, devenir pur rayonnement, pure réflexion, devenir une étoile et briller dans la nuit de l'inconscience infinie. Écris ton manifeste, mais manifeste-toi ! Raisonne en toi, trouve-toi, et arrêtez de vous perdre dans le non-faire bande de salauds ! M'avez-vous pourri jusqu'à la moelle que je ne sais plus faire ? M'avez-vous mis en boucle sur du vide ? Avez-vous anéanti toutes mes connexions avec le monde ? Où est mon corps, où est la vie qui se Clash ?\*

Dois-je rester ou dois-je partir ? Quelle fausse question, partir d'où et pour aller où ? Nous sommes tous entraînés par le mouvement des astres, nous sommes les lumières des forces de l'attraction, nous n'allons nulle part, puisque nous ne sommes nulle part, nul besoin de partir, nul besoin de mourir puisqu'il n'y a plus de vie, il n'y a plus que mouvement, que cycle et recyclage, il n'y a plus de fins, il n'y a plus d'inquiétudes, la vie n'est que pure non-existence et le néant n'est que la vie.

Comment partir du néant ? Bien sûr, il suffit de vivre la vie que l'attraction des astres nous offre, car la vie s'offre à nous comme chaque bouffée d'être qu'inconsciemment depuis des lustres, vous consommez sans même ne plus vous en apercevoir.

La vie est ce qui nous rend dépendant dès la première bouffée, et l'on n'a de cesse de reproduire cette interdépendance de la vie et du corps, la vie a-t-elle

\* *The Clash* est un groupe de punk britannique, formé à Londres dans les années 1970

besoin d'un corps ? Le corps a-t-il besoin d'une vie ?  
Comment va l'un sans l'autre ? Que de question  
inutiles, comment faire sauter le disque, déplacer  
la vue de l'apparition lumineuse ? Comment retrouver  
l'essence du corps et de l'âme ?

note : je ferme les yeux et continue à écrire

Puis je écrire les yeux fermés moi qui ne suis pas dactylo ?  
Bien sur, car j'ai regardé suffisamment l clavier de puis des  
année poire savoir ou mes doigts doivent danser. Me faut-il  
peut être reprendre un peu de hauteur tout de même car  
je ne possède pas assez d'expérience. – J'ouvre les yeux pour  
reprendre des repères – Très bon exercice d'expertise de soi,  
– Je ferme les yeux à nouveau. – et je vois vraiment à quoi  
sert ce que je fais depuis des années que j elle pratique, mon  
corps emmagasine il bien les informations ou dépend-il de  
l'action de voir pour agir ?

note : les fautes de frappe n'ont pas été corrigées  
volontairement.

—

# PROJECTION D'UNE DISCUSSION

## — INTRODUCTION

Et voilà.

Tout démarre comme une fin sans savoir, si en soi, il y a une fin ou s'il y eut un autre début avant ce début-ci. Vous qui lisez cela, sachez que je ne feindrai pas d'ignorer votre existence, vous êtes bien là, à me lire, alors pourquoi ferais-je semblant de parler tout seul ? Ou faudrait-il toujours, pour écrire à quelqu'un, ignorer que pour lui, j'écris les mots dans ses yeux au moment où il lit ? Non, je ne tomberai pas dans cela. C'est avec vous que je mène cette conversation et avec personne d'autre, je ne suis pas assez fou pour me parler tout seul !

Cela étant dit, commençons ; car, de vous à moi, ce dont je voulais vous parler c'est bien de cela, de moi et de vous ; qui êtes-vous ? Et qui est-ce moi ? Attention, Moi n'est surtout pas vous lorsque vous lisez *moi*, et *vous*, n'est pas moi lorsque vous le lisez vous. Cela paraît simple à ce moment de la conversation, mais ça pourrait se compliquer par la suite, restons donc bien attentifs l'un et l'autre à savoir qui est l'un et qui est l'autre. D'ailleurs vous êtes sans doute expert lorsqu'il s'agit de répondre à la question : qui êtes-vous ? Sachez que pour moi, c'est un casse-tête difficilement imaginable. Ce ne fut pas toujours le cas, il fut un temps, où, naïvement, je dégringolais en souriant dans des prairies en pente, ignorant avec légèreté cette lourde image du corps qui s'effondre ridiculement sous le poids de la gravité imaginaire de la situation. Où sont donc passées ces heures lointaines où j'arrachais la racine de nos amis

les arbres en pensant récolter d'incroyables carottes ?  
Je ne sais pas, mais cela fait cinq ans que je m'efforce  
de retrouver le carrefour où je me suis perdu.

Ce mémoire – car ce que vous lisez, vous le savez, est  
un mémoire de fin d'études – est une recherche  
de l'identité perdue dans la complexité de la  
communication, et de la découverte du corps.  
Où suis-je ? Qui suis-je ? Dans quelle étagère ?  
– N'oubliez pas que ce que vous tenez entre  
vos mains est un livre ! – Et comment m'en sortir ?  
Voilà peut-être simplement, les étapes du voyage que  
vous allez entreprendre, noyé l'on ne sait où, dans  
les méandres d'une réflexion embryonnaire.  
Avez-vous déjà conscience d'errer comme un fantôme  
dans la mémoire d'un autre ? Plongé dans le corps  
virtuel de ce qui caresse vos yeux ?

note : Je dirais – parce qu'on me l'a conseillé et pourquoi  
essayer de vous cacher la Vérité, vu que vous êtes en moi –  
que le sujet du mémoire, est une tentative de noyade  
dans la pensée discursive, en particulier celle que je crois  
percevoir. Ou, espérons-le, le sauvetage d'un corps loin  
de toute culture. Quel est ce corps qui me fait face ?  
Est-ce le vôtre ou est-ce le mien ? Êtes-vous plongés en moi,  
où suis-je projeté en vous ? Qu'est-ce que cette chose  
que l'on appelle *réflexion* et est-ce réellement dangereux ?  
Faut-il s'y projeter ? Et si l'on y entre, peut-on un jour  
s'en sortir ? Comment accepter de comprendre que  
je ne comprends pas ?

Tout s'éclaircit déjà non ? Plongeons enfin dans  
le tourbillon de la communication, et demandons-  
nous : est-ce si facile de (se) communiquer ? Ou,  
plus simplement est-ce si facile, de transmettre  
sa pensée à quelqu'un ?

## RÉFLÉCHIR AVANT DE PARLER

— LA RÉFLEXION, LE CORPS DU MÉMOIRE

Depuis le début, je pensais tout savoir, tout comprendre et plus encore. Je m'imaginai que la vie était simple, je voyais des carottes partout, et sans chercher plus loin que le bout de mon nez, je me posais nettement moins de questions. Ou du moins, je m'en pose nettement plus aujourd'hui que nos destins sont liés. Je me projetais déjà en vous, sans m'en apercevoir – pendant ce temps de l'écriture, qui est pour vous au passé, alors que pour moi, ici, il est au présent. Projeté en vous qui serez plongés en moi aujourd'hui sans le vouloir.

**Urbain Chevreau – *Le Sage du monde***<sup>5</sup>

Le sage écoute tout, s'explique en peu de mots ;  
Il interroge, et répond à propos,  
Plaît toujours sans penser à plaire,  
Dans ses moindres discours fait voir son jugement,  
Et sait au juste moment qu'il doit ou parler ou se taire.  
Devant un plus sage que lui rarement il ouvre la bouche,  
Il n'est point curieux des affaires d'autrui,  
Et ce qui le regarde est tout ce qui le touche ;  
Jamais à s'affliger il n'est ingénieux,  
Il s'accommode aux temps, aux personnes, aux lieux,  
Ne s'alarme jamais d'une chose incertaine ;  
Il court par la prudence au-devant du danger,  
Et souffre sans chagrin, sans murmure et sans peine  
Ce qu'il ne peut ni rompre ni changer.  
Le repos de l'esprit est tout ce qu'il souhaite,  
Et s'il n'a pas beaucoup de bien,  
Du peu qu'il a son âme est satisfaite,  
Et tout ce qu'il n'a pas il le compte pour Rien.

note : Au fil de cette partie, je laisserai régulièrement la parole à d'autres, vous permettant ainsi de vous projeter, à travers moi, dans les mots d'autres plus sages que moi.

## TENTATIVES DE DÉFINITION

### — PREMIÈRE PARTIE

C'est avec un *esprit de débutant*<sup>6</sup>, c'est-à-dire sans faire intervenir de connaissances préalables de ma part, que je vais tenter de définir la réflexion. Je reviendrai ainsi à la base simple et claire de ce que je cherche à comprendre.

### Intuition personnelle sur la définition

Ce que j'en dis moi, c'est que la réflexion ce n'est pas aussi simple que ce que l'on pourrait croire. Enfin, ce n'est pas aussi simple que j'aurais voulu le croire, je me souviens m'entendre dire à haute voix :  
« Oui bien sûr la réflexion, évidemment ! Pour qui me prenez-vous ? C'est même trop simple, *hop* je réfléchis et voilà, je me regarde dans un miroir et... oui !  
Je me vois réfléchissant... » Je me vois réfléchissant ?

<sup>6</sup> « Le but de la pratique est de garder toujours notre esprit de débutant... Notre « esprit originel » embrasse tout en lui-même. Il est toujours riche et se suffit à lui-même. Ce qui ne veut pas dire un esprit fermé, mais en fait un esprit vide et un esprit prêt. Si votre esprit est vide, il est toujours prêt pour quoi que ce soit, il est ouvert à tout. L'esprit du débutant contient beaucoup de possibilités, l'esprit de l'expert en contient peu... C'est aussi le vrai secret des arts : soyez toujours un débutant. Faites très, très attention à ce point. »  
J. ANDOUZE, M. CASSÉ, J.C. CARRIÈRE, *Conversation sur l'invisible*, Belfond/Sciences, Paris, 1988, chap. « Être ouvert et prêt », p. 66

Au moment où ces mots réfléchissent en moi,  
je prends conscience que la mécanique n'est pas si  
facile à comprendre, et même au contraire qu'elle est  
plutôt compliquée. La réflexion devient alors pour  
moi, plus qu'un mot, au-delà de la balle qui rebondit,<sup>7</sup>  
elle devient conscience de soi, elle devient – et c'est là  
le rebondissement – moi qui me voit pensant...  
Moi qui me sais pensant, moi qui me voit me voyant.  
Tout un monde s'ouvre à moi dès lors – toutes mes  
parties sont en avance – que je tente de comprendre  
enfin les mots que j'emploie et que bien sûr  
je ne comprends plus.

La réflexion devient alors une mécanique complexe  
de la relation entre mon intériorité, mon extériorité et  
leurs apparences en moi et hors de moi.

note : Là, généralement dans la conversation, je connais  
un blanc, assez long, et mon mutisme interrompt alors  
la discussion qui ne peut plus suivre son cours puisque  
à partir de cet instant, je ne comprends plus ce que je dis.  
Je n'entends plus, littéralement, ce que je dis.\*

\* « À l'instant où vous parlez d'une chose, elle vous échappe. »  
J. ANDOUZE, M. CASSÉ, J.C. CARRIÈRE, *Conversation sur l'invisible*,  
Belfond/ sciences, Paris, 1988, chap. « Dans le filet de la maya », p. 286

## Encyclopædia Universalis

Je dois dire que j'en attendais beaucoup de l'*Encyclopædia Universalis*, beaucoup mais pas tant. Là, force est de constater que le nombre de sujets pouvant s'articuler autour de la réflexion est épatant. *Réflexion ET réfraction* correspondant à 45 articles dont *La dioptrique* de René Descartes, la *Réflexion non-linéaire*, la *sélective*, la réflexion en mathématique, celle de philosophie avec 11 articles traitant de ce sujet, 16 articles pour la réflexion en physique, j'en passe et des meilleures.

note : On nous a imposé à chacun, un nombre d'expressions de la langue française à placer dans nos mémoires...

Oh bien sûr tous ces articles sont des plus intéressants, mais nous ne sommes pas là à discuter, vous et moi, des richesses de l'encyclopédie mais plutôt pour échanger, en somme, ce qui nous en ressort. Ce qui m'en ressort justement, c'est que je n'en ai pas fini de la définir, la réflexion, si je continue à la prendre dans un sens général ; je dois bien l'avouer, je serais bien incapable de vous en expliquer toute l'histoire.

note : C'est dans des moments comme celui-ci, ou -là, que l'on regrette de ne pas avoir pris l'option Latin au collège, oui, puisque j'aurais ainsi pu vous expliquer d'une manière assez érudite, que *réflexion* venait bien évidemment du préfixe *ré* – la note de musique – qui, lorsqu'elle – la note – résonne, crée une légère *flexion* des deux sourcils – deux fois, puisqu'une fois par sourcil, d'où *re* – on y revient – et parce qu'en Latin, bien sûr, on le sait, il n'y a pas d'accents. Mais moi, je suis vosgien, alors j'en mets !

## Le sens des mots

d'après *Le petit Larousse illustré*, 1999

« Bien écrire, c'est avant tout choisir le mot juste. Pourtant, la plus rigoureuse exactitude des termes n'est pas toujours souhaitable [...] afin de gagner en clarté. »<sup>8</sup>

La *réflexion* est un fait observable par lequel, des modifications de l'état physique d'un milieu matériel ou immatériel, qui se propagent à la suite d'actions locales avec une vitesse finie, déterminée par les caractéristiques des milieux traversés ; ou de très petites parties d'un corps ; etc. ; se montrent à travers l'apparence d'une chose.

Un *fait observable* est un phénomène. La *modification de l'état physique d'un milieu matériel ou immatériel, qui se propage à la suite d'une action locale avec une vitesse finie, déterminée par les caractéristiques des milieux traversés* est une onde. Ici, un *milieu* est une substance dans laquelle se produit une réaction, un phénomène et qui est caractérisée par certaines propriétés. Une *action locale* est le fait, sur une partie d'un corps, de manifester sa volonté en accomplissant quelque chose, ou la faculté d'agir.

Aussi, une *caractéristique* est ce qui constitue la particularité, le caractère distinctif de quelqu'un ou de quelque chose. Une *très petite partie d'un élément matériel ou d'un corps* est une particule. *Etc.* est une abréviation de la locution et adverbe « et cetera » ou « et cætera » qui signifie : et le reste ; et les autres choses. *Se montrer à travers quelque chose*, c'est transparaître. *Transparaître*, c'est apparaître comme un reflet ou se refléter.

Un *reflet* est une image provenant de la réflexion de la lumière par la surface d'un corps, ou encore ce qui reproduit, comme par réflexion, les traits dominants, les caractéristiques de quelque chose. *L'apparence des choses* est la partie ou la face extérieure d'un corps ou d'un liquide ; une surface. Une *chose* est, par opposition à ce qui est vivant, un objet inanimé. *Donner une image qui apparaît par réflexion* (se refléter), c'est se réfléchir.

On peut donc dire qu'un phénomène par lequel, des ondes, des particules, etc., se réfléchissent sur une surface, est la *réflexion*, c'est aussi, plus simplement, le changement de direction d'un corps après un choc avec un autre ou comme ici, c'est l'action de réfléchir ; d'arrêter sa pensée sur quelque chose pour l'examiner en détail.

*Exercice*

10.01.2011 — vers 12h

> feuille volante, écriture manuscrite.

«Ce n'est pas la cuillère que je tords, c'est mon reflet  
à l'intérieur.» **Matrix**

Imaginez que vous tenez une cuillère dans la main et que vous vous mettiez dans l'idée de tordre cette cuillère par la pensée. Si une fois cette folle idée vous traverse, c'est que vous avez d'ores-et-déjà accepté qu'une pensée pouvait avoir un impact physique sur la matérialité des choses. Bien. Alors comment faire pour la tordre ? Peut-être avez-vous, d'ailleurs, déjà essayé dans votre cuisine, je vous imagine, fixant d'un regard de fer votre petite cuillère et invoquant les forces de la cuillère pour qu'elle se plie à l'œil de votre doigt : «Tords-toi... Tords-toi ! »  
Et là ! Rien, évidemment, il fallait s'y attendre. "

Seulement, essayez-vous à l'expérience proposée, mettez-vous sur votre 31, c'est important, prenez votre plus belle petite cuillère (celle qui brille le plus) et regardez-vous dedans. Vous voyez votre reflet ? Allez prendre une petite cuillère bon sang !

Vous voyez votre reflet ? Et bien, l'exercice n'est plus, de tordre la cuillère, mais de tordre votre reflet *sur* la cuillère... sans que, ni vous ni la cuillère ne bougent.

note : Si vous y arrivez, alors j'attends avec impatience que vous m'en expliquiez les fondements car, j'ai beau me regarder dans la cuillère, rien ne bouge, j'ai beau plisser les yeux, froncer les sourcils, rien n'y fait...

## UN ARRÊT SUR LA RÉFLEXION

### — SECONDE PARTIE

Depuis le peu de temps auquel je me confronte à elle, il me paraît évident que la réflexion est un cercle vicieux duquel il est difficile de se sortir, duquel, il est, voire impossible, de se sortir durablement. Cela fait plusieurs mois maintenant que je vous écris – ce qui pour vous ne change rien – et cela fait plusieurs mois que cette évidence se révèle avec force, à l'être de mon âme, et pour être tout à fait franc, ces quelques mots accouchés sur une feuille blanche, à une heure si tardive, doivent se lire comme une épreuve aux rouages tortueux des mécanismes de la réflexion.

«Une fois qu'on s'y est installé, la réflexion est une position philosophique inexpugnable, tout obstacle, toute résistance à son exercice étant d'emblée traités [...] comme une fissure dans le tissu continu des actes de pensée, qui est inexplicable, mais dont il n'y a rien à dire puisque, à la lettre, elle n'est rien.»<sup>9</sup>

Vous l'aurez compris, pour me sortir du mécanisme, je dois m'écrire, écrire que je me pense, écrire ce que je pense de moi ou pense tout court, c'est-à-dire, rien et à dire vrai, c'est déjà quelque chose, car dire que je ne pense à rien, c'est sortir de l'inaction.<sup>10</sup>

## L'espace de la réflexion

note : Je crois que notre capacité de réflexion dépend de notre capacité à nous projeter correctement. Car, pour qu'il y ait réflexion, ne devrait-il pas y avoir une projection qui lui précède ? Les projections seraient ainsi les questionnements sur lesquels porte la réflexion.

Souvent, on réfléchit... et là, on se rend compte du blanc qui vient de passer. On vient de *se projeter* dans un blanc, dans un *rien*, un espace hors espace, une perte de conscience en quelque sorte. La reprise de conscience du « on se rend compte » nous donne une réflexion de ce vide, mais en rien elle ne nous le montre ou nous en exprime ce que c'était.

note : Je produis d'une manière ou d'une autre, une projection sur quelque chose – un questionnement. Cette projection produit une « image » réfléchie d'elle-même, mais la réflexion ne donne à voir à l'esprit ni l'image de cette projection, ni *ce* qui la produit.

Si, *Je* se réfléchit, ou si je *me* pense, alors je remarque un retour sur soi, un déplacement entre *soi* et *soi* ; qui dit « déplacement entre », entend par là que, *je* n'est plus à un moment, là où il était ce *je*. Parti de moi pour en arriver à moi ? Quel est donc cet espace qui se révèle ici ?

« L'espace est en soi, ou plutôt il est l'en soi par excellence, sa définition est d'être en soi. »<sup>11</sup>

### Question subsidiaire : l'espace est-il féminin ou masculin ?

On parle d'*un* espace et d'*une* espace, ce qui est la même chose mais appliquée à des champs différents. Un champ est un espace cultivé ou en jachère. L'espace du texte d'un genre masculin – qui peut être cultivé ou en jachère aussi – comporte plusieurs de ces espaces d'un genre féminin.

Un ou une espace alors ? Disons qu'à partir de maintenant, pour ne blesser personne nous écrivons ; un(e) espace, ainsi, plus de prise de position. Bien qu'il soit risqué pour moi de ne prendre aucune position, puisque cela m'exclurait par là-même de tout espace et je ne pourrais donc plus l'écrire. Disons donc que, pour moi, le mieux c'est le féminin de l'espace – je parle de l'espace typographique, mais que pour des raisons extérieures à ma simple volonté, je devrais peut-être l'écrire par la suite : un(e) espace.

Pour moi, un espace est fini et une espace est infinie puisqu'elle ne se représente que par un vide entre deux mots. Or, un vide est une absence de représentation, pour moi, l'absence de représentation est infinie.

Et comment puis-je *être*, si je ne suis que parce que *je pense* ?<sup>12</sup> Si je pense à la pensée elle-même, alors je ne fais rien. Je me retrouve dans une inaction totale. Incapable d'être autre chose que ce que je suis, une pensée de moi-même. Une pensée ce n'est pas moi, et le danger est bien là. Comment comprendre que la pensée d'un *moi* n'est pas moi ? L'ignorer, c'est être prisonnier d'un corps qui ressent et de l'esprit qui n'interprète plus ce que le corps ressent mais ce que l'esprit pense que le corps ressent.

« Nous croyons très bien savoir ce que c'est que "voir", "entendre", "sentir" parce que depuis longtemps la perception nous a donné des objets colorés ou sonores. Quand nous voulons analyser, nous transportons ces objets dans la conscience. Nous commettons ce que les psychologues appellent l'« expérience error », c'est-à-dire que nous supposons d'emblée dans notre conscience des choses, ce que nous savons être dans les choses. Nous faisons de la perception avec du perçu. Et comme le perçu lui-même n'est évidemment accessible qu'à travers la perception, nous ne comprenons finalement ni l'un ni l'autre. Nous sommes pris dans le monde et nous n'arrivons pas à nous en détacher pour passer à la conscience du monde. »<sup>13</sup>

Il y a un détail dont j'oublie de vous parler, et ce détail a bien évidemment son importance. Depuis plusieurs phrases maintenant je parle de *je*, de *moi* qui regarde – j'avoue que moi-même je trouve ça un peu chiant – et ce que je ne dis pas, ce dont je ne parle pas, c'est du lieu que j'occupe lorsque je regarde, parce que la réflexion – ce sur quoi j'écris depuis le début de la partie sans le dire clairement – c'est d'abord la question du *point de vue*.

Ce qui est drôle – ou pas d'ailleurs – c'est que lorsque je me suis mis à réfléchir sur la réflexion, je n'envisageais pas du tout le point de vue, comme *inscription dans un espace*, alors que c'est évident, mais non, pour moi, pas d'espace, juste un point, un point et puis c'est tout. Mais « comment ai-je pu faire appel à moi-même comme source universelle du sens, ce qui est réfléchir, sinon parce que le spectacle avait sens pour moi avant que je ne fusse découvert comme celui qui lui donne sens ?<sup>14</sup> » Un spectacle, cela se regarde! *Regarder*, c'est porter la vue sur ; c'est bel et bien occuper un lieu, depuis lequel *on porte* notre

regard ou notre attention *sur* quelque chose.  
C'est par le point de vue que je peux dire de moi,  
que je suis *inscrit* dans un espace. Par cet espace,  
je peux percevoir une *profondeur* et parce que  
j'occupe un lieu, je peux aller et venir, faire le tour  
d'une question – que tout le monde se pose par  
ailleurs ; quel peut bien être le véritable assassin de  
la mère de Bambi ? – Et revenir ensuite en moi pour  
comprendre la réponse. Je ne peux comprendre  
comment cela a pu m'échapper aussi longtemps  
étant donné que Hegel l'écrivait déjà depuis des  
lustres dans ses livres et même dans ceux des autres ;  
« Rentrer en soi c'est aussi sortir de soi <sup>14b</sup> ».

<sup>14</sup><sub>14b</sub> « Comment ai-je pu faire appel à moi-même comme source universelle  
du sens, ce qui est réfléchir, sinon parce que le spectacle avait sens pour  
moi avant que je ne fusse découvert comme celui qui lui donne sens [...] ?  
Mon accès par la réflexion à un esprit universel, [...], est motivé par  
l'entrelacement de ma vie avec les autres vies, de mon corps avec les choses  
visibles, par le recoupement de mon champ perceptif avec celui des autres,  
par le mélange de ma durée avec les autres durées. [...] Je n'ai pu en appeler  
du monde et des autres à moi, et prendre le chemin de la réflexion, que  
parce que d'abord j'étais hors de moi, dans le monde, auprès des autres, et  
c'est à chaque moment que cette expérience vient nourrir ma réflexion. [...]»  
Comme disait Hegel, rentrer en soi c'est aussi sortir de soi. »

M. MERLEAU-PONTY, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, Paris, 1964,  
chap. « Réflexion et interrogation », p. 72

## La scopique ou le développement d'une virtualité

La scopique est ce qui est relatif à une pulsion qui met en scène la dialectique entre «regarder» et «être regardé», en particulier lors du développement de la phase du miroir (chez Lacan).

Le miroir... ce qui est perturbant dans le miroir, c'est que justement, j'y vois une *profondeur* dont je parlais plus tôt et dans cette profondeur, je m'y vois moi, me regardant, je *me* regarde. *Se regarder* dans le miroir, c'est être face à face avec soi-même.

« L'énigme tient en ceci que mon corps est à la fois voyant et visible. Lui qui regarde toutes choses, il peut aussi se regarder, et reconnaître dans ce qu'il voit alors « l'autre côté » de sa puissance voyante. Il se voit voyant, il se touche touchant, il est visible et sensible pour soi-même. C'est un soi, non par transparence, comme la pensée, qui ne pense quoi que ce soit qu'en l'assimilant, en le constituant, en le transformant en pensée – mais un soi par confusion, narcissisme, inhérence de celui qui voit à ce qu'il voit, de celui qui touche à ce qu'il touche, du sentant au senti – un soi donc qui est pris entre des choses, qui a une face et un dos, un passé et un avenir... Ce premier paradoxe ne cessera pas d'en produire d'autres... »<sup>15</sup>

Face à moi, un miroir, ce miroir en face de moi crée un espace « négatif » sur sa surface, il me donne l'illusion d'une profondeur à l'intérieur de lui. Or, il n'est que le reflet de la profondeur d'un espace dans lequel il se trouve, celle qui me sépare de lui ou lui de moi mais ça ne change rien. Où suis-je alors puisque je me fais face ? Dans lui ? Dans moi ? Dans les deux ? Entre les deux ?

Impossible de le savoir. Ce que je vois, ce n'est rien d'autre que la normalité. Le monde normé. La norme. Ce que je vois n'est pas moi, puisque, si ce que je voyais était moi, je ne serais pas celui qui regarde mais celui qui est vu. Si celui qui est moi, n'est pas celui qui regarde alors je ne suis plus dans celui qui voit mais dans celui qu'il voit là, c'est-à-dire dans celui qui est regardé. Celui qui est regardé, puisque je le vois et qu'il est moi qui le voit, serait celui qui se voit depuis celui qui regarde. Sacré divertissement. Je serais donc à l'extérieur et à l'intérieur de celui que je vois. Je le regarde de l'intérieur, mais je le vois de l'extérieur, ou plutôt je regarde depuis l'intérieur ce qu'extérieurement je vois de moi à travers lui.

note : Cela ne fonctionne-t-il qu'avec un adulte et un miroir ?

Si l'enfant se reconnaît dans sa mère et dans le monde qui l'entoure, découvrant le miroir, croyant s'identifier *en lui*, le miroir, l'enfant ne s'identifierait-il pas, plutôt qu'à lui, au miroir qui le représente ?

note dans la note : Je suis un miroir !

Regardez autour de vous ? Ne voyez-vous que des John Malkovich\* ou que des vous ou que des autres ? Car dans ce cas, vous avez des chances d'être devenu ce miroir qui ne se voit pas en nous mais dans lequel on se voit nous. Vous vous croyez alors miroir de vous-même ; celui qui ne se voit jamais, mais qui reflète le monde qui l'entoure. Folie réfléchissante... celui qui réfléchit le monde qui l'entoure ? Réfléchissez-y...

\* s. JONZE, *Being John Malkovich*, États-Unis, 1999, 112 min

Le miroir ; celui qui voit le monde sans se voir et que le monde regarde.

« Le miroir apparaît parce que je suis voyant-visible, parce qu'il y a une réflexivité du sensible, il la traduit et la redouble. Par lui, mon dehors se complète, tout ce que j'ai de plus secret passe dans ce visage, cet être plat et fermé que déjà me faisait soupçonner mon reflet dans l'eau. [...] Le fantôme du miroir traîne dehors ma chair, et du même coup tout l'invisible de mon corps peut investir les autres corps que je vois. Désormais mon corps peut comporter des segments prélevés sur celui des autres comme ma substance passe en eux, l'homme est miroir pour l'homme. Quant au miroir il est l'instrument d'une universelle magie qui change les choses en spectacles, les spectacles en choses, moi en autrui et autrui en moi. »<sup>16</sup>

On pourrait croire, facilement, que ce qui apparaît dans le miroir est le corps, enfin, mon corps. Je pourrais comprendre ainsi que je possède un corps qui n'est plus en morceaux, ou mieux encore que mon corps n'est plus celui de ma mère. Depuis vingt-cinq ans, je navigue dans le miroir, piégé dans la fantasmagorie du corps. Je suis cet enfant qui a remplacé sa mère par le miroir, et qui pense depuis lors être le reflet du monde, cherchant, à tout prix, à refléter l'image d'un *autre* que *Je* fantasme. Moi qui pensais – encore une fois – trouver l'exemple simple avec le miroir, pour vous expliquer ce qu'était la réflexion, je déprime aujourd'hui de ne plus comprendre si ce que j'y perçois est moi, ma mère, le monde ou rien de tout cela.

Où suis-je depuis que je ne suis plus ? Je ne suis plus puisque j'erre dans l'utopie du miroir, non lieu par excellence, s'il n'y a plus de lieu alors je n'ai plus

de corps, *mon Dieu!* Vingt-cinq ans que j'avance sans corps, cherchant dans l'autre – dont j'ignore qui *il* est – ce que je ne suis pas, attendant de lui qu'il me mette face à ce non lieu utopique qui n'existe pas, non plus, dans l'autre. Vingt-cinq ans que je ne comprends pas pourquoi je suis perdu... Rien d'étonnant.

«Dans le champ scopique, le regard est au-dehors, je suis regardé, c'est-à-dire je suis tableau.<sup>17</sup>» Ici, le tableau est un miroir, ici le tableau est, plus que le miroir, le corps utopique que je me suis créé sans le savoir vraiment, je perdant ainsi la réalité d'un corps qu'il ignorait avoir trouvé un jour.

## *poétisme*

ce spectacle, soi pour soi, on ne vit plus qu'à travers la virtualité du corps de l'esprit. Et pourquoi avoir un corps puisque je peux tout « avoir à distance <sup>19</sup>»

<sup>19</sup> « Voir c'est avoir à distance »

M. MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, Gallimard, Paris, 1964, p. 27

Le miroir ; celui qui voit le monde sans se voir et que le monde regarde.

« Le miroir apparaît parce que je suis voyant-visible, parce qu'il y a une réflexivité du sensible, il la traduit et la redouble. Par lui, mon dehors se complète, tout ce que j'ai de plus secret passe dans ce visage, cet être plat et fermé que déjà me faisait soupçonner mon reflet dans l'eau. [...] Le fantôme du miroir traîne dehors ma chair, et du même coup tout l'invisible de mon corps peut investir les autres corps que je vois. Désormais mon corps peut comporter des segments prélevés sur celui des autres comme ma substance passe en eux, l'homme est miroir pour l'homme. Quant au miroir il est l'instrument d'une universelle magie

**Vendredi 28 janvier, 1h49**

Lorsque je pleure en parlant, c'est que la parole me touche, comme une douleur, qui viendrait atteindre le plus profond de mon être.

**La vraie tristesse est une torsion de l'âme,  
au plus profond de nous-mêmes, juste à fleur  
de peau et tirant sur elle, elle fait pleurer à vue.**

1h52 – après une discussion chez Malik.

1h57 – après corrections

la réflexion, je déprime aujourd'hui de ne plus comprendre si ce que j'y perçois est moi, ma mère, le monde ou rien de tout cela.

Où suis-je depuis que je ne suis plus ? Je ne suis plus puisque j'erre dans l'utopie du miroir, non lieu par excellence, s'il n'y a plus de lieu alors je n'ai plus

de corps, *mon Dieu!* Vingt-cinq ans que j'avance sans corps, cherchant dans l'autre – dont j'ignore qui *il* est – ce que je ne suis pas, attendant de lui qu'il me mette face à ce non lieu utopique qui n'existe pas, non plus, dans l'autre. Vingt-cinq ans que je ne comprends pas pourquoi je suis perdu... Rien d'étonnant.

«Dans le champ scopique, le regard est au-dehors, je suis regardé, c'est-à-dire je suis tableau.<sup>17</sup>» Ici, le tableau est un miroir, ici le tableau est, plus que le miroir, le corps utopique que je me suis créé sans le savoir vraiment, je perdant ainsi la réalité d'un corps qu'il ignorait avoir trouvé un jour.

Comme prisonnier dans la gueule d'un crocodile, je me vois tourbillonnant, à moitié conscient de ce qu'il m'arrive, sans douleur, sans peine, et regardant la lumière qui s'éteint là-bas ou là-haut, de plus en plus loin. Je perds toute sensation, je ne sais plus bien si mes yeux sont ouverts ou s'ils sont fermés. Je n'ai plus aucun corps, je ne connais plus alors ni le temps ni l'espace. Je n'existe plus, et l'infini ou la mort se fait alors sentir. Perdu au milieu de nulle part, fantôme errant entre les dimensions comme dans une BD de Marc-Antoine Mathieu<sup>18</sup>, ne sachant plus si je suis, ou même, si j'ai été un jour.

Voilà les dangers des mécanismes du cercle vicieux, et surtout de la réflexion sur le miroir. Immobile devant ce spectacle, soi pour soi, on ne vit plus qu'à travers la virtualité du corps de l'esprit. Et pourquoi avoir un corps puisque je peux tout « avoir à distance<sup>19</sup>»

<sup>19</sup> « Voir c'est avoir à distance »

M. MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, Gallimard, Paris, 1964, p. 27

assis dans mon fauteuil, face à l'écran, celui du miroir ou de tout autre virtualité électronique ? Devenir pur esprit ? « **Mon cul!** »<sup>20</sup> – Comme dirait Zazie.

– Intuitivement – Car « **mon humanité ne peut être produite comme un effet par nos articulations, par l'implantation de nos yeux (et encore moins par l'existence des miroirs qui pourtant rendent seuls visible pour nous, notre corps entier)** »<sup>21</sup>. D'où viendrait alors cette tristesse que je ressens ? Qu'est-ce que cette eau qui coule ? Et si ce sont des larmes, où coulent-elles ? Quelle est cette douleur qui me tord, alors que tout est éteint ? Comment puis-je ressentir si, jamais, je n'ai eu de corps pour sentir une première fois ? Quel est ce « corps », mien et étranger, qui ne colle jamais assez à la perfection déséquilibrée de l'esprit qui le forme ? Manipulé par la virtualité. Manipulé par le pouvoir de l'imagination. *Non!* Je ne veux pas croire que mon corps ne soit qu'une position facultative de l'esprit.

## S'extraire de la virtualité

« Par la réflexion, le 'je' perdu dans ses perceptions se retrouve en les retrouvant comme des pensées. Il croyait s'être quitté pour elles, déployé en elles; il s'aperçoit que, s'il s'était quitté, elles ne seraient pas, et que le déploiement même des distances et des choses n'était que le 'dehors' de son intimité à lui-même, que le déroulement du monde était enroulement sur elle-même d'une pensée qui ne pense quoi que ce soit que parce qu'elle se pense d'abord.»<sup>22</sup>

Je me retrouve petit à petit, comme dans la tête de Joël Barish<sup>23</sup>, conscient de voyager dans mes souvenirs, essayant de sortir de ce dédale de mots, d'images et de vide. Conscient que je ne peux ressentir, que si j'eus déjà, au préalable, senti une première fois. Comment un corps virtuel pourrait-il ressentir quoi que ce soit de ce monde, qu'il rejette et fantasme, s'il ne connaît pas de corps sensible? Comment pourrait-il *imaginer*, s'il n'avait pas déjà vu? Comment pourrais-je même vous l'écrire, si déjà je n'avais pas retrouvé mon corps pour vous le conter? Faisiez-vous attention à cela? Vous qui n'êtes pas plus plongés en moi, que moi en vous? Avez-vous, vous, pleine conscience de ces espaces qui «s'entre-briquent» et cloisonnent notre entendement? Vous qui ne me tenez pas plus dans les mains, que je ne suis pris dans les vôtres. J'admets pourtant qu'il est facile de se perdre, se perdre dans les aller-retours du voyant-visible, acteur-spectateur,

<sup>22</sup> Se faisant effacer la mémoire, Joël parcourt en rêve les souvenirs qu'il est sur le point de perdre.

M. GONDRY, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, Canada, 2004, 108 min

écrivain-lecteur, réalité-virtualité, moi-vous. Moi, je me retrouve à genoux devant ce paradoxe, chaque fois que j'essaie de vous l'exprimer, chaque fois que je plonge à nouveau dans cette complexité inénarrable, cet espace hors espace dont il est si dangereux de vouloir en dire des mots tant il est difficile de s'en extraire une fois qu'on y est replongé. Et c'est bien ici, que le corps joue un rôle, et c'est bien ici qu'il faut avoir un corps, c'est là qu'il faut faire corps avec soi, et non pas avec l'autre, faire enfin corps avec soi, car pour moi, comme pour l'enfant ou comme pour vous, l'important n'est pas d'avoir un corps, mais de savoir lequel est le sien. Revenir au corps sensible, à ce qui sent, voit, entend, touche, goûte et même au-delà. Revenir à l'action du sensible car l'œil n'est pas voyant, «l'œil est ce qui a été ému par un certain impact du monde<sup>23</sup>», je dois cesser de croire mes yeux, car mes yeux sont aveugles. Comment puis-je croire, ne serait-ce qu'une seconde, à ce corps tout au fond de la surface du miroir ? Comment ai-je pu oublier un instant d'avoir les pieds sur terre ?

note : Le paragraphe qui va suivre est fortement inspiré par l'écoute de : Musique de chambre : histoire d'un lieu de l'intime. – Conférence de Michelle Perrot, ENSAN, 08.02.2011

Il paraît évident, que le réel se dérobe sous nos pieds, «il nous échappe», mais l'analyse historique, d'un sujet aussi simple que *La chambre*, nous révèle, encore une fois, les relations ambiguës que l'on entretient avec notre corps, avec ce corps qui ne paraît pas être simplement notre corps de chair mais l'espace tout entier. Cela transparait dans ce que nous dit Michelle P. de son livre.<sup>24</sup> La chambre est une représentation extérieure, de l'image que l'esprit

imagine de l'espace intérieur du corps. « **Le corps est pour l'âme son espace natal et la matrice de tout autre espace existant**<sup>25</sup> ». L'évidence nous échappe, la réalité avec ? Pas si sûr, la réalité n'est justement pas une représentation, la réalité est là, sous mes pieds et les vôtres mais nous ne la voyons pas. Où est le problème ? Pourquoi ne la voyons-nous pas, ne l'entendons-nous pas ? Tout simplement parce qu'elle est là, juste sous nos yeux, invisible et muette ! Ou peut-être que nous ne voulons pas la voir, pire, chercherions-nous à nous voiler la face ? À dissimuler le bout de notre nez ? et pourquoi ? Tentant ainsi de nous dissimuler dans la virtualité, nous finissons par ne plus savoir ce qu'est la réalité du sensible. « **On ne voit que ce qu'on regarde**<sup>26</sup> ». Je ne vois plus mon nez, mais le vôtre, le nez de l'image de moi que je projette en vous, ou dans le miroir, le nez de mon corps virtuel. Lorsque je suis devant le miroir – comme lorsque vous serez dans votre chambre à me lire, ou plutôt, dans l'espace de lecture de votre choix – est-ce l'espace tout entier, moi et l'image de moi dans le miroir, vous et l'espace du livre qui font corps ? Lorsque je serai face à vous, que seront alors votre corps et le mien ?

exercice extrait de : *Petite philosophie des histoires drôles*



Ce parallélépipède vu du dessus, regardé avec insistance pendant dix secondes, est soudain vu du dessous.

Où puis-je me placer dans la collision de ces deux perceptions ? Où suis-je entre ces deux points de vue ? Je suis l'*entre-deux*, je suis là où je ressens l'un et l'autre. Ni du point de vue de l'un ni du point de vue de l'autre ou les deux à la fois. *Je suis*, à la fois si je les perçois et si je ne les perçois pas. Comment puis-je être ainsi trompé par ce que je vois ? Comment puis-je voir du dessus et puis du dessous ? Et bien, c'est parce que mon esprit *croit* percevoir un parallélépipède – inscrit préalablement dans la mémoire – que seulement je peux définir une vue du dessus ou une vue du dessous. C'est parce que mon esprit se crée l'illusion de la tridimensionnalité, que je peux faire le tour de l'objet virtuel.

Ce qui porte à confusion, c'est que dans cette représentation, je trouve toutes les caractéristiques du parallélépipède – caractéristiques que mon cerveau a l'habitude de percevoir, et que ma mémoire reconnaît en un instant. Ce que je vois, n'est donc pas ce que je regarde, mais ce que je crois voir. *Croire* que l'on voit, ce n'est pas *voir*, c'est la pensée de voir. C'est-à-dire que je ne vois pas, mais je pense que je vois. Je pense voir. Or une illusion ne peut faire illusion qu'aussi longtemps que l'on ne s'interroge pas sur le corps de l'objet qui nous trompe, tant que l'on ne *regarde* pas ; lorsque par exemple, on saisit un crayon en son milieu avec deux doigts – exercice que l'on a tous déjà effectué – et qu'on se met à l'agiter rapidement, alors le crayon devient mou, il semble fait de caoutchouc. Pourtant, on le sait très bien, le crayon est dur, et lorsque l'on y pense (à sa dureté) alors on comprend que ce que l'on voit, n'est pas le fait que, lorsque je bouge rapidement le crayon, il change de nature (devenant mou), mais que la rapidité du

mouvement, qui ne peut être perçue distinctement par mes yeux, crée l'illusion de la mollesse. Nous passons de l'interprétation immédiate qu'en fait notre cerveau, par habitude, à ce qui, réellement, se porte à nos yeux ; ce qui est *regarder*.

Dans le cas du dessin ci-avant, ce que nous regardons, c'est une feuille de papier sur laquelle sont représentés, de manière organisée, douze segments qui, quatre par quatre, sont parallèles et de même longueur. Ce que l'on voit, n'est plus un parallélépipède autour duquel l'esprit peut se mouvoir, mais une représentation bi-dimensionnelle d'un objet (un dessin) qui, dans la réalité par-contre, possède trois dimensions. Lorsque je fais cette démarche, de regarder, alors je ne me pense plus voyant, je suis dans l'action même de voir. Je ne m'arrête plus sur ce que je croyais voir et sur la contradiction qui en découlait, mais sur ce qui est effectivement devant mes yeux. Je ressens ce qui imprègne et touche mes yeux. J'agis alors à nouveau en *portant*, ainsi, mon regard *sur* la feuille ; là seulement « **ma vision est renvoyée de la «pensée de voir» à la vision en acte** <sup>27</sup> » et si « **vivre consiste à agir** <sup>28</sup> » alors enfin, je vis à nouveau dans ce corps qui ressent.

<sup>23 27</sup> « Le corps est pour l'âme son espace natal et la matrice de tout autre espace existant. Ainsi la vision se dédouble : il y a la vision sur laquelle je réfléchis, je ne puis la penser autrement que comme pensée, inspection de l'Esprit, jugement, lecture de signes. Et il y a la vision qui a lieu, pensée honoraire ou instituée, écrasée dans un corps sien, dont on ne peut avoir idées qu'en l'exerçant, et qui introduit, entre l'espace et la pensée, l'ordre autonome du composé d'âme et de corps. L'énigme de la vision n'est pas éliminée : elle est renvoyée de la «pensée de voir» à la vision en acte. »

M. MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, Gallimard, Paris, 1964, p. 54

Cela peut vous paraître compliqué, mais ça ne l'est pas, on pensait être quelqu'un et il s'avère que l'on est quelqu'un d'autre... enfin, au départ j'étais moi, vous étiez vous et nous ne nous posions pas de questions, tout allait pour le mieux. Mais ensuite ? Ensuite tout dérape, je ne suis plus sûr d'être moi, je suis vous, et vous n'êtes plus vous, vous êtes moi. Perdus l'un dans l'autre, nous sommes alors obligés de nous poser tout un tas de questions pour nous en sortir ; nous devons absolument retrouver qui je suis, ou plutôt qui *je est* ? Et tout ça pour quoi finalement ? Pour dire que je suis bien moi, et que vous êtes bien vous... voilà ! Et qu'il faut arrêter une bonne fois pour toute de se projeter dans l'autre au risque de ne plus s'y retrouver. Bon sang c'est simple non ?

petite digression : **de la mémoire et de son impression**

Si la vie est un mouvement, et que je suis tel *une impression fixe qui succède à une autre impression fixe*<sup>29</sup>, alors je n'ai de fin que celle de ces impressions. Bien que je ne puisse dire ceci que partant du principe où *je* – une des impressions fixes, à l'instant de sa « production » – se souvienne d'une impression passée, en raison de quoi, si je ne m'en souvenais pas, chacune de mes impressions serait une fin en soi – pour moi qui les pense, car pour elles (point).

Je ne suis plus, parce que je pense, ou doute, mais parce que je me souviens. Et si je me souviens d'une impression antérieure, c'est que dans la présente impression, je possède également cette impression passée. En quelque sorte, ces impressions se chevauchent pour n'en former plus qu'une. Il m'est alors facile d'admettre comme « impression future », la projection de l'impression présente.

Je pense la projection d'un souvenir.  
Je me souviens, donc je suis.

*réflexion*

10.01.2011 — 12h53

> même feuille volante que tout à l'heure.

*Je* est infini.

Si je décide qu'il n'y a plus d'espace alors il n'y a plus d'espace et je deviens infini. *Je*, n'est plus *je*, il passe dans une autre dimension que celle du moi fini.

S'il n'y a plus d'espace, il n'y a plus d'*autre* non plus, il n'y a donc plus à se situer (par rapport à), il n'y a plus de repère et la logique n'existe plus. D'ailleurs, plus rien n'existe plus. Le néant, lui-même, ne connaît aucune existence. Or cela ne signifie en rien qu'«il» ne possède aucune sorte de «conscience». Bien sûr, la conscience comme nous la connaissons n'a pas de sens «dans» le néant, mais, puisque rien n'existe dans le néant (ni le néant lui-même) *Tout* peut alors exister. Parce que le néant n'existe pas, alors *je suis* est, à tout moment que *Je* le décide, capable d'exister.

C'est par le *temps* et l'*espace* que «j'existe».

Le *je* n'existe que par sa propre volonté à «sortir» du néant. Dans le néant ? rien que *Je* ne puisse définir (ni même le *je*), car ce qui est définit, existe. Le néant n'existe pas puisque *réellement* indéfini. Or si je dis d'une chose, qu'elle est indéfinissable, alors ainsi je la définis. Ainsi *Je*, qui définit, est la conscience du néant qui ne se définit que par moi qui suis «hors» de ce qui n'est pas ; j'ai la conscience de ce qui n'en a pas.

Moi par exemple, c'est par la langue que je pratique, que je me définis et définis le monde qui m'entoure et qui m'est propre. Je participe ainsi à l'expression (*expansion*) du néant qui m'entoure et me traverse à chaque instant. Je parle en son nom puisqu'il n'a pas de voix, *immatériel*, il est infini et, plus je me

multiplie, plus ma conscience de cet infini se perd dans le néant qui ne connaît aucun repère sur lequel *Je* puisse se reposer.

Peut-être alors que ma profonde tristesse est issue du simple fait que je n'existe que pour ne pas exister. Que *Je* n'existe *que* parce que *Je* n'existe pas. Ou, en enlevant la négation : j'existe alors (et) je n'existe pas.

Je suis, donc je ne suis pas.

Une question se pose d'elle-même ; Pourquoi vivre si je n'existe pas ? Justement, la vie ne va de soi, que par ce qui n'est pas.

**De l'infini et comment s'en sortir.**

—



Quelle est alors la seule façon d'être pour celui qui se pense pensant (moi) ? Comment être moi, pour vous, alors que je suis *en moi* et que donc je ne suis pas encore *pour* vous ? Comment agir à nouveau, si ce n'est de *dire*, de *parler*, d'*écrire* ou plutôt, pour être précis, de *s'exprimer*, *se sortir de soi*. Je ne peux m'exprimer que parce que je suis ce corps sensible, car je possède cette interface réelle entre moi et le monde. Entre moi et vous. Je ne peux l'écrire, que parce que je me souviens que ce corps qui ressent n'avait rien à vous dire, après tout, il serait tout à fait possible de l'oublier et si je ne m'en souvenais plus, alors je serais toujours là, me regardant dans le miroir. Ce qui veut dire aussi, que je ne serais pas là, à animer ces mots qui s'impriment dans vos yeux. Si je suis là, dans mon lit, me posant des questions, je ne vous exprime rien, ni corps ni mots. Vous avez pourtant besoin d'un corps, d'une image, d'une sensation... pour me faire exister.

*Je ne peut être* pour vous, ici, et plus tard, que dans son expression, cette expression. Parce que je vous parle, ici et maintenant, alors j'existe, *je suis*, mais dans quel corps ?



# UNE OUVERTURE SUR LE MONDE

## — CONCLUSION

### *poétisme*

nécessairement il y a des corps qui sont autres, qui aussi se souviennent et qui comme moi se meuvent dans l'espace du monde. Mon corps est la matrice par laquelle je compare, assimile et distingue *ce qui est moi* de *ce qui est autre*. Je peux alors échanger mes points de vue, comparer les regards et développer ma réflexion ; dialoguer maintenant avec moi et avec *autre* que moi. Je suis ouvert au monde, par tout ce que je possède de fermeture au monde (mon corps). Monde qui est monde pour et par ce qu'il exprime ou ceux qui l'expriment. Monde qui, à travers nos regards, s'observe à chaque instant et *s'actualise*<sup>31</sup>. Je suis *partie* du monde sans être le monde.

Je peux désormais croire aux contradictions, qui ne sont contradictoires qu'à l'entendement de mon esprit sur ce monde qu'il habite. Je crois aussi maintenant que grâce à l'échange

24.01.2011 — oooh5

> *En lisant Le corps utopique de M. Foucault*

À l'inverse de la pensée réflexive, faire l'amour, c'est être un et deux ; c'est se faire rencontrer l'Être de l'un avec l'Être de l'autre. C'est pénétrer, littéralement, l'autre, tout en restant soi-même. C'est être *et* à l'intérieur *et* à l'extérieur. Faire l'amour, c'est être un et deux à la fois.

—

## UNE OUVERTURE SUR LE MONDE

### – CONCLUSION

Désormais je me sens vivre, je respire la vie ; de ce long accouchement qui dura vingt-cinq ans, enfin je suis né. Sorti du miroir, je sais que, ce que je peux trouver de moi en vous – par réflexion, ne sera pas moi, mais ce qui fait que *je suis* et que *vous êtes*, c'est-à-dire notre humanité commune. « On dit qu'un homme est né à l'instant où ce qui n'était au fond du corps maternel qu'un visible virtuel se fait à la fois visible pour nous et pour soi <sup>30</sup> ». Enfin je suis, pour moi *et* pour vous. Je peux maintenant grandir ou m'agrandir au contact nécessaire des autres et du monde. Puisque je sais mon corps et que si je suis corps qui se souvient, alors nécessairement il y a des corps qui sont autres, qui aussi se souviennent et qui comme moi se meuvent dans l'espace du monde. Mon corps est la matrice par laquelle je compare, assimile et distingue *ce qui est moi* de *ce qui est autre*. Je peux alors échanger mes points de vue, comparer les regards et développer ma réflexion ; dialoguer maintenant avec moi et avec *autre* que moi. Je suis ouvert au monde, par tout ce que je possède de fermeture au monde (mon corps). Monde qui est monde pour et par ce qu'il exprime ou ceux qui l'expriment. Monde qui, à travers nos regards, s'observe à chaque instant et *s'actualise* <sup>31</sup>. Je suis *partie* du monde sans être le monde.

Je peux désormais croire aux contradictions, qui ne sont contradictoires qu'à l'entendement de mon esprit sur ce monde qu'il habite. Je crois aussi maintenant que grâce à l'échange

sensible des regards, il peut exister « un certain point de l'esprit, où le haut et le bas, le blanc et le noir, le communicable et l'incommunicable (et d'autres notions contradictoires), cessent d'être perçus contradictoirement <sup>32</sup> ». Par la confrontation, qui n'en sera pas une, de nos regards divergents ou convergents, opposés ou non, ne peut naître qu'une plus grande compréhension ou incompréhension de ce dont il était, au départ, question. L'expression de mon corps, l'expression des autres et du monde, développe mon savoir sur moi et sur le monde (vous y compris), enrichit mon âme et équilibre mon ego.

Permettez-moi de donner encore une fois la parole à Merleau-Ponty que je cite sans compter :

« Exprimer davantage la rencontre et le conflit du regard avec les choses qui le sollicitent, du corps avec le monde qu'il habite, de celui qui a à être avec ce qui est. Si c'est là ce que l'art signifie, il est trop clair qu'il ne peut le faire en ressemblant aux choses ou aux êtres du monde. "Comme toujours en art, mentir pour être vrai", écrit Sartre avec raison. On dit que l'enregistrement exact de la conversation la plus brillante donne ensuite l'impression de l'indigence. Ici la vérité ment. La conversation exactement reproduite n'est plus ce qu'elle était quand nous la vivions : il y manque la présence de ceux qui parlaient, tout ce surplus de sens que donne surtout l'évidence d'un événement qui a lieu, d'une invention et d'une improvisation continuées. La conversation n'existe plus, elle ne pousse plus de tous côtés des ramifications, elle est, aplatie dans l'unique dimension du sonore. Au lieu de nous convoquer tout entiers, elle ne touche plus que légèrement, par l'oreille. C'est dire que pour nous satisfaire comme elle peut le faire, l'œuvre d'art qui, elle aussi, ne s'adresse d'ordinaire

qu'à un de nos sens, et qui en tout cas ne nous donne jamais le genre de présence qui appartient au vécu, doit avoir un pouvoir qui fasse d'elle, non pas de l'existence refroidie, mais de l'existence sublimée, et plus vraie que la vérité. La peinture moderne, comme en général la pensée moderne, nous oblige absolument à comprendre ce que c'est qu'une vérité qui ne ressemble pas aux choses, qui soit sans modèle extérieur, sans instrument d'expression prédestiné, et qui soit cependant vérité.»<sup>33</sup>

La découverte de mon corps est la recherche de son ouverture. Ce texte, que vous éprouvez, est trois fois ouverture ; ouverture à l'école d'abord – cet espace dans lequel j'erre depuis environ cinq ans, à ceux qui, comme moi, y vivent et qui contribuent chaque jour à l'action éreintante d'une pensée qui se construit. Il est une ouverture à vous qui maintenant me lisez, et ouverture enfin aux discussions qui suivront à ce long monologue.

Le corps, du mémoire, le mien ou le vôtre, est cette interface entre le monde et l'âme, entre vous et moi et de moi à vous, ce ne fut pas sans mal que j'en fis la découverte.

Maintenant que je suis moi et que je vous écris le sachant, je comprends l'importance de cette phase de réflexion. Je comprends qu'elle est nécessaire à la parole. Primordiale pour pouvoir ne serait-ce porter qu'une parole. Mais la parole est vivante et difficile à saisir. À peine la prenons-nous, que déjà elle se dérobe et nous laisse sans voix. La parole ne s'écrit pas ou ne s'enregistre pas. Ce que vous lisez, ce n'est pas moi qui parle. La parole, ce ne sont pas juste des mots puisque c'est tout le corps qui parle. Lorsque je serai devant vous, c'est le corps tout entier

que vous lirez par tous ses pores ; les mains moites, la gorge sèche, la bouche pâteuse, les regards qui se croisent et qui n'auraient pas dus.

Ce mémoire, si c'en est un, doit se lire comme une introduction à la parole, il est, en quelque sorte, l'action de « tourner sept fois la langue dans sa bouche ». Il est littéralement le « réfléchir avant de parler ». À ceci près que lors de notre rencontre, vous posséderez en vous les mouvements de ma langue. Vous saurez qu'avant de me soutenir devant vous, je dois (me) réfléchir sérieusement – ou pas – sur ce que, par la parole, je vais bien pouvoir vous donner à entendre

.  
(point final)

**Retour sur les notes**

*ou d'où vient une partie de l'inspiration...*

<sup>1</sup> « Il fallait vivre, et la vie exige que nous appréhendions les choses dans le rapport qu'elles ont à nos besoins. »

Henri BERGSON, *Le Rire*, 1900, extrait chap. III « Le comique de caractère » – [www.esthete.org](http://www.esthete.org)

<sup>3</sup> « Être oulipien, c'est être le rat qui se construit lui-même le labyrinthe dont il se propose de sortir. » Georges PEREC

<sup>4</sup> Marcel DUCHAMP, *Duchamp du signe*, Éd. Flammarion, Paris, 1994, p. 187-189

<sup>5</sup> ANONYME, *Éloge de rien*, Éd. Allia, Paris, 2009, p. 25

<sup>7</sup> L'exemple de la balle qui rebondit sur une surface plane est, apparemment, utilisé par DESCARTES dans *La dioptrique* que je n'ai pas encore lu.

<sup>8</sup> Thierry MAUGENEST, *Les rillettes de Proust*, Éd. JBZ et Cie, Paris, 2010, « Le mot juste », p.18

<sup>9</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *Le visible et l'invisible*, Éd. Gallimard, Paris, 1964, chap. « Réflexion et interrogation », p. 67

<sup>10</sup> Raymond DEVOS, *Parler pour ne rien dire*

<sup>11</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, Éd. Gallimard, Paris, 1964, p. 47

<sup>12</sup> « Je pense, donc je suis. » René DESCARTES

Est-ce si simple ? Faut-il penser pour être ? Faut-il se penser pour être enfin ? Ou ne devrais-je pas, au départ, être déjà, pour ensuite pouvoir me penser étant ?

<sup>13</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Éd. Gallimard, Paris, 1945, chap. « La "sensation" », p. 27

<sup>15</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, p. 18 et 19

<sup>16</sup> Ibid. p. 33 et 34

<sup>17</sup> Jacques LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, le séminaire, Livre XI, Éd. du Seuil, Paris, extraits p. 106 et 123

<sup>18</sup> Marc-Antoine MATHIEU, *Julius Corentin Acquefacques prisonnier des rêves*, 5 albums, Éd. Delcourt, Paris, 1990 - 2004

<sup>20</sup> Louis MALLE, *Zazie dans le métro*, France, Italie, 1960, 92min, d'après le roman de Raymond QUENEAU, *Zazie dans le métro*, Éd. Gallimard, Paris, 1959

<sup>21</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, p. 20

<sup>23</sup> « On ne peut pas plus faire un inventaire limitatif du visible que des usages possibles d'une langue ou seulement de son vocabulaire et de ses tournures. Instrument qui se meut lui-même, moyen qui s'invente ses fins, l'œil est ce qui a été ému par un certain impact du monde et le restitue au visible par les traces de la main. »

Ibid. p. 33 et 34

<sup>24</sup> Michelle PERROT, *Histoire de chambres*, éd. Paris, 2009

Pendant la conférence, Michelle P. nous livre les différents aspects, historiques, de LA chambre occidentale. Elle nous montre ainsi, en quoi la chambre est l'expression de ses occupants ; elle est *un* espace de l'être.

<sup>25</sup> « Le corps est pour l'âme son espace natal et la matrice de tout autre espace existant. Ainsi la vision se dédouble : il y a la vision sur laquelle je réfléchis, je ne puis la penser autrement que comme pensée, inspection de l'Esprit, jugement, lecture de signes. Et il y a la vision qui a lieu, pensée honoraire ou instituée, écrasée dans un corps sien, dont on ne peut avoir idées qu'en l'exerçant, et qui introduit, entre l'espace et la pensée, l'ordre autonome du composé d'âme et de corps. L'énigme de la vision n'est pas éliminée : elle est renvoyée de la « pensée de voir » à la vision en acte. »

Maurice MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, p. 54

<sup>26</sup> Ibid. p. 17

<sup>28</sup> Henri BERGSON, *Le Rire*,

extrait chap. III « Le comique de caractère »

<sup>29</sup> Catherine FOL, *Ceci n'est pas Einstein*, France, Canada, 2003, 52min

<sup>30</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, p. 32

<sup>31</sup> DELEUZE Gilles, *LE PLI. Leibniz et le baroque*,

éd. de Minuit, Paris, 1988, chap. « Les plis dans l'âme », p. 34 à 37

<sup>32</sup> Jean AUDOUZE, Michel CASSÉ et Jean-Claude CARRIÈRE,

*Conversation sur l'invisible*, éd. Belfond/Sciences, Paris, 1988, chap. « Amis du brouillard », p. 192 et 193

<sup>33</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *La prose du monde*,

éd. Gallimard, Paris, 1992, p. 92 et 93

**En plus** « L'œuvre d'art est une tautologie en ce qu'elle est une présentation des intentions de l'artiste [...]. Les formes que prend l'art, sont le langage de l'art, on peut alors comprendre qu'une œuvre d'art est une sorte de proposition présentée dans le contexte de l'art en tant que commentaire sur l'art. »

**KOSUTH J.**, *Art after Philosophy*, Studio International, vol.179, n°915-917, Londres, octobre-novembre-décembre 1969, extraits.

## BIBLIOGRAPHIE

ANONYME,

*Éloge de rien*, Éditions Allia, Paris, 2009

ARASSE Daniel,

*On n'y voit rien : Descriptions*, Éditions Gallimard, Paris, 2003

1<sup>re</sup> éd. Denoël, Paris, 2000

AUDOUZE Jean, CASSÉ Michel et CARRIÈRE Jean-Claude,

*Conversation sur l'invisible*, Éditions Belfond/Sciences, Paris, 1988

DELEUZE Gilles,

*LE PLI. Leibniz et le baroque*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1988

DELEUZE Gilles et GUATTARI Felix,

*Mille Plateaux*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1980

*Qu'est-ce que la philosophie ?*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1991

DESCARTES René,

*Méditations métaphysiques*, Livre de Poche, Paris, 1990

FOUCAULT Michel,

*Le corps utopique, les hétérotopies*, Nouvelles Éditions Lignes, Paris, 2009

LACAN Jacques,

*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, le séminaire, Livre XI, Éditions du Seuil, Paris, extraits p. 106, 107, 111 et 123

MAUGENEST Thierry,

*Les rillettes de Proust*, Éditions JBz et Cie, Paris, 2010

MERLEAU-PONTY Maurice,

*Phénoménologie de la perception*, Éditions Gallimard, Paris, 1945

*Le visible et l'invisible*, Éditions Gallimard, Paris, 1964

*L'œil et l'esprit*, Éditions Gallimard, Paris, 1964

## CONFÉRENCES

BOYER Frédéric, *La création par la parole*, BnF, 06 février 2010

CLÉMENT Catherine, *La parole agissante*, BnF, 13 février 2010

DUBUIS SANTINI Christian, *L'image, le désir et la con-science de soi*, e-Artsup, 20 mai 2010

PERROT Michelle, *Musique de chambre : histoire d'un lieu de l'intime*, ENSA Nancy, 08 février 2011

RUEFF Martin, *L'espace du dedans*, BnF, 05 décembre 2010

## FILMOGRAPHIE

BOUTANG Pierre-André, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*,  
France, 1988, 453min

FOL Catherine, *Ceci n'est pas Einstein*, France, Canada, 2003, 52min

GODARD Jean-Luc et TRUFFAUT François, *Une histoire d'eau*,  
France, 1958, 18min \*

GONDRY Michel, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*,  
Canada, 2004, 108min

HITCHCOCK Alfred, *Vertigo*, États-Unis, 1958, 128min

JARMUSCH Jim, *The limits of control*, États-Unis, 2009, 116min

JONZE Spike, *Being John Malkovich*, États-Unis, 1999, 112 min

MALLE Louis, *Zazie dans le métro*, France, Italie, 1960, 92min

VAN DORMÆL Jaco, *Mr Nobody*, France, Belgique, Allemagne,  
Canada, 2009, 137min

*\* De loin je n'ai l'air de rien,  
mais je pense à des milliers de choses.*



## **REMERCIEMENTS**

*Merci à Estelle qui réussi, je ne sais pas comment, à vivre avec moi, à Victor et Samuel qui m'ont écouté parler pour ne rien dire, le matin, le midi et le soir, à ma télé et, je n'oublie pas ces «fichus profs» qui nous nourrissent bon gré mal gré: Clélia Zernik, Jean-Baptiste Mathieu, Jehanne Dautrey, Daniel Corniaut, Jochen Gerner et, Bruno Cohen pour m'avoir mis face au miroir.*

*Merci aux correcteurs : Robert Chrétien, Claire Chevalier et les autres.*

© *Miguel Costa*  
*auto-édition, Nancy, février 2011*

[ecrire@miguelcosta.fr](mailto:ecrire@miguelcosta.fr)

*(non destiné à la vente)*



